HAL
open science

Le mur d'Hadrien dans l'historiographie insulaire du haut Moyen Âge (VIe-Xe siècle)

Alban Gautier

▶ **To cite this version:**

Alban Gautier. Le mur d'Hadrien dans l'historiographie insulaire du haut Moyen Âge (VIe-Xe siècle). Podvin, Jean-Louis; Roulet, Éric. Des forts et des ports. Hommages à Joëlle Napoli, Shaker Verlag, pp.79-92, 2019. hal-02972065

HAL Id: hal-02972065

https://normandie-univ.hal.science/hal-02972065v1

Submitted on 22 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE MUR D'HADRIEN DANS L'HISTORIOGRAPHIE INSULAIRE DU HAUT MOYEN ÂGE (VIe-Xe SIÈCLE)

ALBAN GAUTIER

Le complexe de fortifications linéaires qui barre l'île de Bretagne d'une mer à l'autre entre les estuaires de la Tyne et de la Solway n'est peut-être pas, comme la Muraille de Chine, visible depuis l'espace, mais il reste sans aucun doute la plus impressionnante des frontières fortifiées construites sous l'Empire romain : c'est à juste titre qu'il ouvre, avec près de quarante pages d'analyses et de croquis, le catalogue que Joëlle Napoli leur a consacré[1]. De nos jours, l'ensemble du complexe fortifié est habituellement désigné sous le nom de « mur d'Hadrien » ; en raison de la multiplicité des structures qui constituent ce complexe, Joëlle Napoli préfère parler de « l'ouvrage d'Hadrien », mais quel que soit le terme que l'on choisit d'adopter, il faut rappeler que la référence à Hadrien ne s'est imposée qu'assez récemment. En effet, la structure qui, à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, était plutôt appelée le « mur des Pictes » (*Picts' Wall*) fut connue aux XVIIIe et XIXe siècles sous le nom de « mur romain » (*Roman Wall*) ; ce n'est qu'au début du siècle dernier que l'expression « mur d'Hadrien » (*Hadrian's Wall*) l'a emporté[2].

Ce glissement n'est pas seulement dû à la fortune croissante que l'empereur Hadrien, assez peu apprécié des historiens classiques et

[1] Joëlle Napoli, *Recherches sur les fortifications linéaires romaines*, Collection de l'École Française de Rome, 229, Rome, 1997, p. 127-165.

[2] L'ouvrage fondamental sur l'histoire du mur d'Hadrien est désormais Richard Hingley, *Hadrian's Wall: A Life*, Oxford, Oxford University Press, 2012 : sur les différents noms, voir p. 16.

romantiques qui le comparaient défavorablement avec son prédécesseur Trajan, a rencontrée dans l'historiographie du XXe siècle[3]. Il résulte aussi de l'attribution tardive de la paternité de l'ouvrage au troisième empereur antonin. En effet, pendant tout le Moyen Âge et l'époque moderne, c'est à Septime Sévère (193-211) que sa construction était attribuée, et il fallut attendre le milieu du XIXe siècle pour que le révérend John Hodgson établît, principalement à partir de l'épigraphie, qu'Hadrien en était le seul responsable[4] ; les découvertes réalisées le long du « mur » dans les deux siècles suivants allaient confirmer cette démonstration, montrant en outre que l'ensemble des structures qui le composaient avaient été construites, pour l'essentiel, sous le même règne, et que les quelques éléments plus tardifs relevaient de réfections qui n'avaient pas changé fondamentalement l'apparence et la logique globale de l'ouvrage[5].

D'où vient cette prise de conscience relativement tardive de la paternité réelle d'un ouvrage aussi impressionnant et aussi présent dans le paysage du Nord de l'Angleterre ? La faute, nous semble-t-il, est d'abord à rechercher dans l'extrême rareté des sources antiques susceptibles d'attribuer le « mur » à Hadrien. En effet, parmi les textes d'époque romaine, seule la *Vie d'Hadrien*, qui ouvre l'*Histoire Auguste*, mentionne le fait qu'Hadrien aurait fait ériger en Bretagne « un mur (*murus*) destiné à séparer les Romains des Barbares sur une longueur de quatre-vingt mille pas[6] ».

---

[3] Sur ce changement de fortune de la réception d'Hadrien, voir les contributions réunies par Stéphane Benoist, Alban Gautier, Christine Hoët-van Cauwenberghe et Rémy Poignault (dir.), *Mémoires de Trajan, mémoires d'Hadrien*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, à paraître en 2019.

[4] John Hodgson, *History of Northumberland, part II, vol. III*, Newcastle, chez l'auteur, 1840, p. 149-322.

[5] Sur les débats qui ont agité les milieux savants outre-Manche dans le siècle qui suivit la parution du livre de Hodgson, voir Robin G. Collingwood, « Hadrian's Wall: A History of the Problem », *Journal of Roman Studies*, 11, 1921, p. 37-66 ; Valerie A. Maxfield, « Mural Controversies », dans Bryony Orme (dir.), *Problems and Case Studies in Archaeological Dating*, Exeter, University of Exeter, 1982, p. 57-81 ; David Breeze, « John Collingwood Bruce and the Study of Hadrian's Wall », *Britannia*, 34, 2003, p. 1-18 ; Hingley, *Hadrian's Wall*, *op. cit.* Sur le devenir du *limes* breton jusqu'au début du IIIe s. et les réparations effectuées sur l'ouvrage d'Hadrien après l'abandon de l'ouvrage d'Antonin et sous les Sévères, voir Napoli, *Recherches sur les fortifications*, *op. cit.*, p. 182-194.

[6] *HA*, *Hadr.*, XI, 2, dans André Chastagnol (éd. et trad.), *Histoire Auguste. Les empereurs romains des IIe et IIIe siècles*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 32-33.

Mais cette explication par la rareté des sources antiques ne suffit pas. En réalité, cette seule mention de l'*Histoire Auguste* – une collection de biographies bien connues et appréciées au moins depuis la Renaissance[7] – aurait pu être repérée bien avant les travaux de Hodgson et aurait à elle seule suffi à baptiser l'ouvrage « mur d'Hadrien » si toute une historiographie n'avait accumulé, depuis le IVe siècle au moins et tout au long du Moyen Âge britannique, des mentions en sens contraire, attribuant la construction du mur soit à Septime Sévère, soit à des bâtisseurs anonymes du Ve siècle. C'est aux premiers témoins de cette longue et persistante historiographie, face à laquelle la mention isolée de la *Vie d'Hadrien* ne faisait guère le poids avant l'aube de l'histoire méthodique, que nous voudrions consacrer les pages qui suivent.

Nous commencerons notre enquête à l'ombre même de l'ouvrage d'Hadrien, avec l'œuvre de Bède le Vénérable. Ce moine northumbrien a composé entre les années 690 et sa mort en 735 une œuvre considérable au sein de laquelle trois ouvrages – l'*Histoire des abbés de Wearmouth et Jarrow*[8] (probablement écrite en 716), la *Chronique majeure*[9] (composée vers 725) et surtout l'*Histoire ecclésiastique du peuple des Angles*[10] (achevée en 731) – présentent un intérêt pour notre sujet. Historien talentueux, vénéré car vénérable et considéré comme une autorité incontestable sur les « choses anglaises » pendant tout le Moyen Âge et au-delà, Bède a livré une version de

[7] L'*Historia Augusta* est connue par un unique manuscrit carolingien et quelques fragments de la même époque, mais ceux-ci sont continentaux ; l'œuvre n'a vraiment été redécouverte qu'à partir du XVe siècle. Voir Peter K. Marshall, « Scriptores Historiae Augustae », dans Leighton D. Reynolds, *Texts and Transmission: A Survey of the Latin Classics*, Oxford, Clarendon Press, 1983, p. 354-356.

[8] Christopher Grocock et Ian N. Wood (éd. et trad.), *Abbots of Wearmouth and Jarrow*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 32-33.

[9] Theodor Mommsen (éd.), *Chronica minora saec. IV. V. VI. VII*, t. III, Weidmann (*MGH Auct. ant.*, 13), Berlin, 1898, p. 223-333.

[10] André Crépin et Michael Lapidge (éd.), Pierre Monat et Philippe Robin (trad.), *Bède le Vénérable : Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, 3 vol., Paris, Cerf (Sources chrétiennes, 489, 490, 491), 2005 ; voir aussi Olivier Szerwiniack *et al.* (trad.), *Bède le Vénérable : Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, 2 vol., Paris, Les Belles Lettres, 1999.

l'histoire de l'ouvrage qui n'a cessé, par la suite, d'être répétée et qui a longtemps fait obstacle à l'émergence d'un autre récit.

Or non seulement Bède est devenu une autorité, mais il a passé la totalité de sa vie au monastère de Jarrow, sur la rive sud de l'estuaire de la Tyne, en un lieu situé précisément entre l'extrémité orientale de l'ouvrage d'Hadrien à Wallsend et le fort côtier de South Shields, probablement reconstruit à l'époque de Marc Aurèle mais dont l'origine est indéniablement contemporaine de l'ensemble[11] : le monastère de Bède n'était séparé du « mur » et du fort que par quelques kilomètres, et il a aisément pu se rendre *in situ* afin d'observer les constructions qui subsistaient encore à son époque. Le mur et ses forts étaient alors aussi impressionnants qu'ils le sont aujourd'hui, et peut-être encore plus aux yeux d'un homme du VIIIe siècle puisque les constructions en pierre de cette taille étaient alors très rares dans l'île : notre auteur s'extasie ainsi devant la rareté que constitua, à la fin du VIIe siècle, la construction d'« une église en pierre à la manière des Romains » pour son propre monastère[12].

La description que le moine de Jarrow fait de l'ouvrage n'est pas sans intérêt. Il avait sous les yeux deux structures distinctes, qu'il fut le premier auteur latin à pouvoir observer et décrire en détail : en effet, aucun auteur antérieur dont l'œuvre nous soit parvenue ne s'était rendu en personne sur le *limes* breton pour en décrire les fortifications. Bède a donc pu distinguer d'une part le mur de pierre, ponctué de fortins et de camps fortifiés, auquel il réserve le nom de *murus*, et d'autre part le fossé flanqué de deux levées de terre situé à quelques dizaines de mètres au sud du mur, et qu'il appelle *uallum* ; il convient donc selon lui de faire une distinction entre un *murus* en pierre (*de lapidibus*) et un *uallum* en mottes de gazon (*de caespitibus*)[13].

Étant donné que le mot *uallum* semble avoir désigné, dans l'Antiquité, l'ensemble du complexe frontalier[14] (du nord au sud : le fossé, le mur proprement dit avec ses forts et fortins, la route mili-

---

[11] David Breeze, *Hadrian's Wall*, Londres, English Heritage Guidebooks, 2006, p. 34-35.
[12] Bède, *Historia abbatum*, 5, éd. et trad. Grocock et Wood, p. 32-33 : *lapideam […] ecclesiam iuxta Romanorum*.
[13] Bède, *Historia ecclesiastica*, I, 5.
[14] Collingwood, « Hadrian's Wall », p. 37-44.

taire, le *uallum*, la route « civile » du *Stanegate*[15]), Bède est donc le premier à avoir réservé ce terme à l'« ouvrage en terre sud[16] » que les archéologues britanniques appellent encore aujourd'hui le *uallum*[17].

Si l'observation concrètement effectuée par Bède sur le terrain est correcte, la chronologie qu'il propose est aberrante. En effet, non seulement il attribue la construction de la structure en terre (*uallum*) à Septime Sévère, mais il date la construction du mur proprement dit (*murus*) d'une époque bien plus tardive, postérieure à l'abandon de l'île par l'armée romaine. C'est ce que montrent ces deux extraits de l'*Histoire ecclésiastique* :

> Après avoir reconquis l'île au terme de sévères combats répétés, il [Sévère] jugea bon de la séparer des nations qui restaient insoumises non par un mur (*non muro*), comme certains le pensent, mais par un retranchement (*sed uallo*). […] Ainsi Sévère fit creuser d'une mer à l'autre un grand fossé (*magnam fossam*) et construire un retranchement très solide (*uallum firmissimum*), renforcé en outre par de nombreuses tours (*crebris turribus*)[18].
>
> [Les Romains] leur élevèrent un mur (*murum*) solide en pierre (*firmo de lapide*) allant d'une mer à l'autre, en droite ligne, reliant les villes construites au même endroit par crainte des ennemis, là où Sévère également avait bâti autrefois un retranchement (*uallum*) ; ils construisirent sur des fonds publics et privés, avec la collaboration des Bretons, ce mur, encore célèbre et visible, large de huit pieds et haut de douze, en ligne droite depuis l'est, comme il est encore manifeste pour les observateurs d'aujourd'hui[19].

Comment expliquer qu'un historien aussi scrupuleux que le moine de Jarrow se soit trompé à ce point ? La réponse se trouve, pour l'essentiel, dans sa méthode de travail. Pour rendre compte de la double structure *uallum*/*murus* qu'il pouvait observer au quotidien,

---

[15] Sur les divers éléments qui constituent l'ouvrage, voir Napoli, *Recherches sur les fortifications*, p. 127-150 ; Breeze, *Hadrian's Wall*, *passim* ; et Christine Hoët – van Cauwenberghe, « Le "Mur d'Hadrien" et la frontière bretonne de l'Empire romain. Histoire et réception », *Raison présente*, 202, 2017, p. 9-19.
[16] Napoli, *Recherches sur les fortifications*, p. 133-135.
[17] Breeze, *Hadrian's Wall*, *op. cit.*, p. 37-40.
[18] Bède, *Historia ecclesiastica*, I, 5, trad. Szerwiniack *et al.*, t. 1, p. 14-15.
[19] *Ibid.*, I, 12, t. 1, p. 25.

Bède a lu les auteurs latins et a échafaudé une explication, à ses yeux logique et cohérente, qui tenait compte à la fois de ses observations personnelles et du respect dû aux écrits des anciens ; toute sa méthode est d'ailleurs fondée sur cette dialectique qui allie la lecture et la comparaison des sources à l'observation et à la réflexion personnelles. Comme nous aujourd'hui mais avec infiniment moins d'éléments à sa disposition, Bède s'efforçait en effet de croiser les sources écrites et l'enquête de terrain en les passant au crible d'une réflexion critique[20].

N'ayant pas accès à l'*Histoire Auguste*, Bède a donc calé l'ensemble de sa réflexion sur la seule séquence chronologique dont il disposait : celle qu'offrait le Breton Gildas dans son traité *Sur la chute de la Bretagne* (*De Excidio Britanniae*), œuvre composée à une date difficile à déterminer, mais qu'il faut sans doute situer dans la première moitié du VIe siècle[21]. Or le *De Excidio* n'est pas un ouvrage d'histoire mais plutôt un genre de sermon où l'auteur exhorte ses contemporains à corriger leur comportement et à se remettre sur le droit chemin qui convient à des chrétiens ; l'œuvre s'ouvre donc sur un rappel historique destiné à démontrer l'action de Dieu, toujours différenciée en fonction de la fidélité ou de l'infidélité des Bretons[22]. Or ces chapitres historiques constituent le seul récit à peu près suivi de l'histoire de la Bretagne qui ait été rédigé pendant les « Âges obscurs » qui séparent l'abandon de l'île par l'armée impériale en 406-411 de l'arrivée des missionnaires envoyés dans le Kent par le pape Grégoire le Grand en 597[23]. L'extrême rareté des

---

[20] Il explique lui-même cette méthode de travail dans son *Historia ecclesiastica*, V, 24, trad. Szerwiniack *et al.*, t. 2, p. 153 : « Voilà ce que, sur l'histoire ecclésiastique des Bretagnes et surtout du peuple anglais, selon ce que j'ai pu savoir les écrits des Anciens, la tradition des aînés, ou moi-même par mes propres connaissances, avec l'aide du Seigneur, j'ai composé. »

[21] Michael Winterbottom (éd. et trad.), *Gildas: The Ruin of Britain and Other Works*, Londres-Chichester, Phillimore (Arthurian Period Sources, 7), 1978.

[22] Sur la nature de l'œuvre de Gildas et son rapport à la chronologie, voir Patrick Sims-Williams, « Gildas and the Anglo-Saxons », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 6, 1983, p. 1-30, et les études réunies dans Michael Lapidge & David N. Dumville (dir.), *Gildas: New Approaches*, Woodbridge, Boydell, 1984, en particulier David N. Dumville, « The Chronology of *De Excidio Britannie*, Book I », p. 61-84.

[23] Sur cette période de deux siècles, extrêmement mal documentée par les sources écrites et qui peut donc à bon droit être désignée comme « obscure », je me permets de renvoyer à Alban Gautier, « *Dark Ages* : les siècles perdus de l'histoire britannique ? », dans Jean-François Dunyach et Aude Mairey (dir.), *Les âges de Britannia. Repenser l'histoire des mondes*

sources écrites décrivant cette période dans l'île de Bretagne, à laquelle Bède lui-même s'est heurté, explique l'influence considérable qu'a pu avoir ce traité de Gildas.

Gildas rapporte donc qu'après le départ des légions – qui selon lui auraient quitté l'île à la suite de l'usurpateur Magnus Maximus (383-388) –, les Romains auraient été obligés de revenir en Bretagne pour aider les Bretons, lâches et peu martiaux, à se protéger des envahisseurs pictes et scots. Ils les auraient alors incités à construire un mur « non pas de pierre, mais de mottes de gazon (*cespitibus*)[24] ». Cette structure ne doit probablement pas être identifiée avec ce que Bède appellerait plus tard le *uallum*, car rien n'indique que Gildas a pu voir l'ouvrage de ses yeux : il s'agit plus probablement de l'ouvrage dit d'Antonin, qui est en effet construit de la sorte[25]. Gildas poursuit alors son récit en expliquant que, dans un second temps et devant l'inefficacité de ce premier ouvrage, les Romains seraient à nouveau revenus et auraient cette-fois ci appris aux Bretons à construire « un mur différent du premier », « construit selon les techniques habituelles (*solito structurae more*)[26] ». Il s'agit bien ici, sans aucun doute possible, du mur qui forme la partie la plus visible de l'ouvrage d'Hadrien.

Nous savons évidemment que ce schéma n'a rien d'historique, ce qui n'est guère étonnant au sein d'une œuvre qui doit d'abord être lue comme une admonition rhétorique adressée aux élites politiques et ecclésiastiques contemporaines de Gildas : le rappel historique auquel il se livre est extrêmement allusif et ne se soucie guère d'exactitude ou de chronologie. Même s'il a eu accès à l'œuvre d'historiens de la fin de l'Antiquité comme Orose (ce qui n'est pas certain), l'auteur breton ne les a donc pas lus pour leur contenu informatif précis, mais plutôt comme un réservoir de motifs et de tropes[27].

---

britanniques (Moyen Âge-XXIe siècle), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 17-31.

[24] Gildas, *De Excidio*, 15, éd. et trad. Winterbottom, p. 93.

[25] Napoli, *Recherches sur les fortifications*, p. 166-181.

[26] Gildas, *De Excidio*, 18, éd. et trad. Winterbottom, p. 94.

[27] Neil Wright, « Did Gildas read Orosius? », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, 9, 1986, p. 31-42.

Lecteur attentif de Gildas, qu'il tenait pour un *historicus*[28], Bède était donc convaincu que le *murus* qu'il avait tous les jours sous les yeux avait été construit après le départ des Romains afin de protéger la province contre les Pictes. Ajoutons que Bède ne s'est pas contenté de s'appuyer sur les propos de Gildas : il s'est aussi référé à Orose qui, à la suite d'Aurelius Victor et d'Eutrope[29], avait confondu la restauration du mur par Sévère[30] avec sa construction. Il avait donc crédité l'empereur africain de l'intégralité de la réalisation :

> Sévère, vainqueur, est entraîné en Bretagne par la défection de presque tous les alliés. Après y avoir livré d'importants et durs combats, il estima qu'il fallait séparer par un rempart (*uallo*) la partie reconquise de l'île du reste des peuples insoumis. C'est pourquoi il traça un grand fossé et un retranchement très solide (*magnam fossam firmissimumque uallum*), renforcé en outre par de nombreuses tours (*crebris insuper turribus communitum*), sur cent trente deux mille pas, de la mer à la mer[31].

C'est bien le vocabulaire et les phrases d'Orose, y compris les mots *uallum* et *fossa*, que l'on retrouve dans l'œuvre de Bède. Mais parce que l'origine du *murus*, absent du texte d'Orose, était expliquée par Gildas, Bède en a apparemment déduit que la mention d'Orose se référait au seul *uallum*, nécessairement sévérien et consécutif à la « reconquête » de la province après la défaite de Clodius Albinus. Cela lui était d'ailleurs confirmé par la *Chronique* de Jérôme[32], contemporaine de l'œuvre d'Orose et autre source utilisée par lui. Il n'est donc pas étonnant que, dans sa *Chronique majeure* écrite quelques années avant l'*Histoire ecclésiastique*, Bède ait repris presque mot pour mot des expressions prises chez Orose et Jérôme :

---

[28] Bède, *Historia ecclesiastica*, I, 22 ; voir Sims-Williams, « Gildas », p. 1-2.
[29] Collingwood, « Hadrian's Wall », p. 43-44.
[30] Une restauration bien attestée : voir Napoli, *Recherches sur les fortifications*, p. 184-185.
[31] Oros., VII, 17, 7, dans Marie-Pierre Arnaud-Lindet (éd. et trad.), *Orose : Histoires (Contre les Païens), tome III, livre VII, Index*, Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 1991, p. 52.
[32] Jer., *Chron*., 246. Jérôme reprenait, en latin, le contenu de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée.

> Après avoir tué à Lyon Clodius Albinus, qui s'était proclamé César en Gaule, Sévère porte la guerre en Bretagne : là, afin de renforcer la sécurité des provinces reconquises face aux incursions des barbares, il traça un grand retranchement très solide (*magnum firmissimumque uallum*) surmonté de tours rapprochées (*crebris insuper turribus communitum*), sur 132 milles de la mer à la mer[33].

Pour le moine de Jarrow, l'histoire du complexe frontalier à l'ombre duquel il a passé sa vie s'était donc déroulée en deux temps. Dans un premier temps, le *uallum* avait été construit sous Septime Sévère, comme avaient pu le dire Orose et Jérôme ; puis le *murus* avait été érigé après l'abandon de la Bretagne par les Romains, comme le lui apprenait Gildas. Ignorant l'existence du mur d'Antonin mais ayant sous les yeux la structure double de l'ouvrage d'Hadrien, Bède a été en quelque sorte victime de son sens aigu de l'observation : il n'a pas compris que le *uallum* (au sens de « frontière fortifiée ») d'Orose et de Jérôme et le *murus* de Gildas désignaient un seul et même ouvrage. Le moine de Jarrow est donc resté prisonnier des discours d'autorité d'Orose, Jérôme et Gildas[34], et c'est paradoxalement son sens de l'observation et de la confrontation des sources qui l'ont amené à avancer cette théorie d'un *uallum* sévérien et d'un *murus* post-romain.

Ainsi, la chronologie établie par Bède s'est imposée, en pratique jusqu'aux travaux de Hodgson, comme celle qui rendait le mieux compte de la physionomie très particulière de l'ouvrage ; contre toute attente, elle a même été renforcée par la redécouverte de l'*Histoire Auguste*, puisque cette œuvre attribuait à Septime Sévère l'édification en Bretagne d'un *murus apud uallum*, c'est-à-dire d'un « mur sur la frontière[35] ». Mais n'en voulons pas au moine du VIIIe siècle : sa méthode de travail l'a certes amené à mal interpréter les données

[33] Bède, *Chronica maiora*, 345, éd. Mommsen, p. 289.

[34] Michael Lapidge, « Bede and Roman Britain », dans Martin Henig et Nigel Ramsay (dir.), *Intersections. The Archaeology and History of Christianity in England, 400-1200*, Oxford, Archaeopress (BAR British Series 505), 2010, p. 107-117.

[35] *HA, Sev.*, XXII, 4, éd. Chastagnol, p. 336-337 : voir Collingwood, « Hadrian's Wall », p. 42-43. Cette mention n'est pas isolée : Napoli, *Recherches sur les fortifications*, p. 185, recense les textes du IVe s. qui évoquent une fortification de l'île par Sévère.

qu'il avait à sa disposition, mais elle reste extrêmement intelligente et inventive.

Les auteurs ultérieurs qui, pas plus que les auteurs antiques, n'ont eu l'occasion de voir le mur de leurs yeux, ont donc répété mot pour mot ce que Bède – nouvelle autorité confirmant et (en apparence) clarifiant celles, déjà grandes, d'Orose, Jérôme et Gildas – avait affirmé. Ainsi, dès le VIIIe siècle, le compilateur de la « Chronique universelle irlandaise » reprenait mot pour mot le texte de la *Chronique majeure*[36]. Les ouvrages irlandais plus tardifs (*Annales de Tigernach*, *Annales d'Ulster*, *Chronicon Scottorum*, etc.) dans lesquels ces annales aujourd'hui perdues ont été insérées ne manquent pas de reproduire la même information.

La même pratique prévaut dans les œuvres en vieil anglais qui fleurissent entre le règne du roi Alfred (871-899) et la conquête normande de 1066. À la fin du IXe siècle, la *Chronique anglo-saxonne* (du moins dans sa version la plus ancienne, celle dont témoigne le manuscrit A) affirme que Sévère « fit entourer la Bretagne par un fossé de la mer à la mer[37] ». Le terme choisi pour désigner le fossé est *dic* (ancêtre de l'anglais moderne *ditch*), qui traduit sans aucun doute le *uallum* de Bède. En revanche, ne parvenant pas à trouver une date (et pour cause !) pour la construction post-romaine du *murus*, le compilateur de la *Chronique* préfère omettre la mention de cet événement.

Quelques décennies plus tard, au début du Xe siècle, le traducteur (et abréviateur) anonyme de l'œuvre de Bède reprenait logiquement la double chronologie sévérienne et post-romaine de son modèle. Dans un premier temps, Sévère « l'entoura et la fortifia d'un fossé (*dic*) et d'un mur de terre (*eorðwall*) de la mer à la mer, la séparant

[36] L'œuvre, aujourd'hui perdue en tant que texte isolé, est connu entre autres par son insertion dans les *Annales de Tigernach* : Whitley Stokes, « The *Annals of Tigernach*. Second Fragment », *Revue celtique*, 17, 1896, p. 6-33 (p. 10).

[37] *Chronique anglo-saxonne*, ms. A, *s. a.* 189, dans Janet Bately (éd.), *The Anglo-Saxon Chronicle: MS A*, Cambridge, D. S. Brewer (The Anglo-Saxon Chronicle: A Collaborative Edition, 3), 1986, p. 9 [nous traduisons].

des autres peuples barbares[38] » ; ce n'est que dans un second temps que les Bretons, instruits, par les Romains, ont érigé « un mur de pierre (*stœnene weal*) en ligne droite de la mer orientale à la mer occidentale, là où l'empereur Sévère avait fait ériger le fossé et le mur de terre[39] ». Le traducteur explicite correctement pour ses lecteurs anglo-saxons la distinction que Bède avait opérée entre *uallum* et *murus* en glosant le même mot *weall* (mur) par les mots *eorð* (terre) et *stœnene* (de pierre). Il est d'autant plus savoureux de relever que le mot vieil anglais *weall* a lui-même été emprunté (à une date semble-t-il assez ancienne) latin *uallum*[40].

Le seul auteur insulaire du haut Moyen Âge qui ne reprenne pas à son compte la chronologie en deux temps héritée de Bède est l'historien gallois qu'on appelle habituellement le pseudo-Nennius, auteur en 829-830 d'une *Histoire des Bretons* (*Historia Brittonum*). Cette œuvre n'a pas vraiment bonne réputation chez les historiens contemporains soucieux d'exactitude, car elle est remplie d'erreurs et de confusions : c'est par exemple le plus ancien texte qui mentionne le personnage d'Arthur, figure probablement folklorique qui ne doit pas grand-chose à l'histoire[41]. De fait, l'*Histoire des Bretons* a pour principe de prendre le contre-pied des thèses de Gildas et de Bède afin de souligner non pas la faiblesse et l'infidélité des Bretons à Dieu, mais leur courage, leurs exploits martiaux et leur résistance aux invasions romaine et anglo-saxonne. La mention du « mur » apparaît au chapitre 23, dans le court récit du règne de Septime Sévère :

> Sévère fut le troisième à faire la traversée vers les Bretons. Là, pour renforcer les défenses des provinces reconquises contre les incursions des barbares, il fit éri-

[38] *Bède vieil anglais*, I, 5, dans Thomas Miller (éd. et trad.), *The Old English Version of Bede's Ecclesiastical History of the English People* [1890], Oxford, rééd. Oxford University Press, 1959, p. 32 [nous traduisons].
[39] *Ibid*., I, 12, p. 46.
[40] Walter W. Skeat, *A Concise Etymological Dictionary of the English Language*, Oxford, Clarendon Press, 1882, article « wall », p. 598.
[41] Je me permets de renvoyer à ma dernière publication sur ce sujet : Alban Gautier, *Le roi Arthur*, Paris, Presses universitaires de France, 2019, p. 57-75.

> ger un mur et un remblai (*murum et aggerem*) de la mer jusqu'à la mer à travers la largeur de la Bretagne, c'est-à-dire sur 132 milles ; il est appelé *guaul* en langue bretonne. C'est pourquoi il ordonna de le faire entre les Bretons et les Pictes et Scots, parce que les Scots à l'ouest et les Pictes au nord luttaient les uns et les autres contre les Bretons et avaient fait la paix entre eux. Et peu de temps après, Sévère mourut en Bretagne[42].

Le pseudo-Nennius apporte ici un élément supplémentaire d'un grand intérêt, absent de tous les autres récits insulaires. Le terme vernaculaire *guaul*, utilisé par les Bretons (c'est-à-dire, dans le cas de cette œuvre écrite au nord-ouest du pays de Galles, les Gallois) pour désigner l'ouvrage, est de toute évidence une déformation du latin *uallum*. Il n'est pas étonnant que les autres œuvres, écrites en milieu irlandais ou anglo-saxon, aient ignoré ce détail. Ce mot suggère en tout cas que vers la fin de l'époque romaine, le terme *uallum* s'était imposé pour désigner l'ouvrage d'Hadrien dans les conversations des habitants des provinces romaines de Bretagne : sans cela, comment aurait-il été transféré tel quel, et presque comme un nom propre, dans la langue galloise ?

Notre auteur identifie par ailleurs l'ouvrage comme un *murus et agger*. Ce second terme, absent de ses sources identifiables, désigne en latin classique une levée de terre ; nous le traduisons ici par le mot « remblai ». La présence d'une désignation double (*murus* et *agger*) permet ici de rendre compte de la double nature de l'ouvrage, conformément à ce qu'avait décrit le moine de Jarrow, mais en se démarquant du récit peu élogieux de Gildas. Celui-ci avait fait de la construction d'un premier ouvrage en terre, réputé inefficace, un signe de la paresse et de la bêtise des Bretons, obligés dans un second temps de faire à nouveau appel aux Romains pour bâtir un véritable mur plus solide ; le pseudo-Nennius réunit (à juste titre, mais c'est un coup de chance) les deux campagnes de construction en une seule… et les attribue à tort à Septime Sévère, que Bède avait crédité de la construction du *uallum* ! De manière caractéristique,

---

[42] Pseudo-Nennius, *Historia Brittonum*, ch. 23, dans Edmond Faral, *La légende arthurienne. Études et documents. Les plus anciens textes*, 3 vol., Paris, Champion (Bibliothèque de l'École des Hautes Études. Sciences historiques et philologiques, 255-256-257), 1929, t. 3, p. 19 [nous traduisons].

notre auteur gallois voit en Sévère le « troisième » (sous-entendu dirigeant romain) à débarquer dans l'île. La chose s'explique en comptant d'abord Jules César, puis Claude, et enfin Sévère. Il ignore donc la venue d'Hadrien dans l'île en 122, pendant laquelle la construction de l'ouvrage a probablement été initiée : en effet, l'information était là encore dans l'*Histoire Auguste*, inconnue dans l'île au haut Moyen Âge.

On trouve peut-être quelques échos de cette réorganisation de la chronologie dans des œuvres anglaises du Xe siècle. La version E de la *Chronique anglo-saxonne*, un peu plus tardive que celle du manuscrit A, simplifie également le récit en attribuant à Septime Sévère l'ensemble du complexe, mais aussi en introduisant, détail incongru, un « mur de planches » :

> À cette date Sévère s'empara du royaume et vint en Bretagne avec une armée. En combattant, il conquit une grande partie de l'île. Là il construisit un mur avec des mottes de gazon (*weall mid turfum*) et au même endroit un mur de planches (*bredweall*), de la mer à la mer, pour protéger les Bretons. Il régna 17 ans et mourut à York[43].

Qu'elle ait fait ou non appel à l'*Histoire des Bretons*, cette version découle sans doute d'une tentative (maladroite) de rationalisation des diverses descriptions présentes dans les sources insulaires, et en particulier chez Bède dont le « rempart de mottes de gazon » (*uallum de caespitibus*) est mis à contribution. Le chroniqueur laïc Æthelweard, qui adapta l'œuvre en latin à la fin du Xe siècle, mentionna de même en toute bonne foi une construction réalisée par le seul Septime Sévère à travers la largeur de l'île :

> Il fit faire un fossé (*fossam*) à travers la largeur de l'île, de la mer à la mer, et construisit à l'intérieur un mur avec des tours et des remparts (*murum cum turris*

[43] *Chronique anglo-saxonne*, ms. E, *s. a.* 189, dans Susan Irvine (éd.), *The Anglo-Saxon Chronicle: MS E*, Cambridge, D. S. Brewer (The Anglo-Saxon Chronicle: A Collaborative Edition, 7), 2002, p. 9 [nous traduisons].

et propugnaculis), afin que les Bretons n'aient rien à craindre d'une armée barbare[44].

Les tentatives peu convaincantes du pseudo-Nennius et de ses possibles imitateurs anglo-saxons du Xe siècle d'attribuer l'ensemble des structures à un seul et même concepteur – en l'occurrence Septime Sévère – montrent que tous les auteurs du haut Moyen Âge se heurtaient, dans leurs efforts pour comprendre l'histoire de l'ouvrage, à une difficulté insurmontable : les différentes « autorités » qui évoquaient un ou deux ouvrages ne pouvaient tout simplement pas être accordées. Ainsi, même l'historien le plus résolu à contester la version de Bède n'avait pas à sa disposition les informations qui auraient lui permis de la critiquer efficacement ; d'ailleurs, les aurait-il eues qu'il n'en aurait eu ni le talent, ni la méthode. De fait, il allait falloir encore attendre un peu plus de mille ans pour que Hodgson y parvienne…

[44] Æthelweard, *Chronicon*, I, 1, dans Alistair Campbell (éd. et trad.), *The Chronicle of Æthelweard*, Londres-Édimbourg, Routledge, 1962, p. 5 [nous traduisons].